

L'essentialisme ou le déterminisme des sexes

by [Valérie Rey-Robert](#)

La plupart des commentaires sexistes envers les femmes sont fondés sur l'essentialisme, c'est à dire qu'on leur attribue des caractéristiques, qui seraient culturelles ou naturelles. On entend ainsi souvent dire que « les femmes sont sensibles », « qu'elles ont l'instinct maternel », ou, comme l'a récemment déclaré le président de l'université d'Harvard : « Des différences naturelles entre les sexes expliqueraient pourquoi les femmes sont moins nombreuses que les hommes à faire carrière en maths et en sciences »

L'essentialisme tend à réactualiser un débat opposant la nature et la culture. L'essentialisme biologique est un déterminisme qui fixe les hommes et les femmes dans des caractères immuables ; les hommes et les femmes, par leur « nature » différente, auraient des caractéristiques bien définies, inaliénables et a-temporelles. Ces idées s'opposent en général aux conclusions scientifiques et sont de l'ordre de la croyance.

Le roi Testostérone

Une croyance, communément répandue, dit que les hormones, et la testostérone en particulier, organisent le comportement et conditionnent nos attitudes. Une simple hormone ne peut, par elle-même, organiser un comportement complexe ; elle peut seulement encourager ou inhiber des attitudes déjà présentes. Bien qu'il y ait une corrélation entre la testostérone et le comportement, ce fonctionnement n'est pas très clair. Beaucoup d'hormones, en fait, sont impliquées dans l'agressivité comme l'hormone adrénocorticotropique, la prolactine, l'oestrogène, la progestérone, l'adrénaline et donc la testostérone.



L'argument biologique dépeint l'agression masculine comme la plus grande différence comportementale entre les hommes et les femmes, différence qui serait normale et innée. L'argument tendant à dire que tous les garçons de toutes les cultures sont plus agressifs que des filles, est également faux. Le comportement des individus varie d'une société à l'autre et aussi à l'intérieur même d'une société et prendre en compte.

La génétique, un argument essentialiste ?

On a vu que les hormones ne pouvaient être seules responsables d'un comportement ; mais qu'en est-il des gènes et des organes sexuels ? Les hommes sont porteurs des chromosomes XY et les femmes XX ; mais c'est sans compter les individu-e-s XXY, XXX, XYY. Ont-ils des caractéristiques deux fois plus fortes selon leur nombre de chromosomes X ou Y ? Un XXY (syndrome de Klinefelter) n'est pas plus doux, plus sensible du fait de ses deux chromosomes X.

En étudiant le cas des transsexuelles, on voit qu'un « homme vers femme » (XY) se reconnaît davantage dans des caractéristiques dites féminines au point d'envisager une opération ; si l'empreinte biologique était si forte, le transsexualisme n'existerait pas. Cette idée de la nature n'est pas absente des milieux scientifiques. Par exemple, pour Edwin Ardener, si les ethnologues hommes ont des difficultés à parler des femmes ethnologisées, c'est parce qu'il y a des difficultés à communiquer avec elles, qu'elles ne parlent ni ne verbalisent. Il rajoute que les femmes ethnologues elles-mêmes n'ont pu surmonter le "problème des femmes". Mathieu se demande alors pourquoi elles devraient mieux surmonter le problème que leurs homologues masculins ; on en conclut qu'implicitement, selon Ardener, une femme est donc toujours une femme quelle que la société à laquelle elle appartient.

Des cerveaux différents, un argument imparable ?

De nombreux articles sur la différence d'utilisation du cerveau entre les hommes et les femmes ont été publiés dans Nature et Science et ont été démentis ensuite ; mais leur gros succès médiatique a laissé des traces dans les esprits. Doreen Kimura propose ainsi un certain nombre de tests cognitifs à des hommes et des femmes et démontre des aptitudes différentes selon les sexes. Pourtant on peut voir, dans ces études, que les différences sexuées sont bien moins importantes que les différences entre individus et que rien ne permet de conclure à l'origine innée ou acquise des différences entre les hommes et les femmes. Mais, même si on montre des différences entre les sexes, cela ne signifie pas qu'elles sont inscrites dans le cerveau depuis la naissance. Le fonctionnement du cerveau n'est jamais fixé une fois pour toutes car il est en apprentissage permanent et fonction des événements subis par l'individu.

Pourtant, la question est bien idéologique : il s'agit de déterminisme biologique, théorie qui justifie les inégalités sociales et professionnelles entre les sexes par des diktats biologiques et relègue au second plan les facteurs socio-culturels et politiques. La variabilité individuelle dépasse largement la variabilité entre les sexes. Notre histoire individuelle est ainsi sculptée dans notre cerveau tout au long de la vie. A l'évidence, le devoir de vigilance des scientifiques vis à vis de l'utilisation de la biologie à des fins idéologiques demeure d'actualité.



Des différences « culturellement innées » ?

Lorsque la nature ne suffit plus à expliquer leurs positions, les essentialistes se retournent en général vers la culture qui, « de tous temps et partout », expliquerait les aptitudes selon eux particulières des hommes et des femmes. Les exemples les plus courants de l'essentialisme social concernent la répartition sexuée du travail et la maternité, renaturalisée par le prisme de la culture. Nous savons peu de choses sur la répartition sexuée du travail durant la préhistoire. Nous avons de toutes façons trop peu de fossiles attribuables à des femmes, qui sont de plus dispersés, rarement sous forme de squelette entier. De plus le dismorphisme sexuel est peu lisible chez les fossiles.

Le mythe de l'homme chasseur et de la femme « au foyer » a longtemps prévalu dans les études historiques. Depuis les années 60, la new archeology a permis de déterminer qu'il y avait sans doute eu une longue époque de charognage, de dépeçage, de transport et de consommation d'animaux, tués par d'autres prédateurs. Cette activité ne nécessitant pas une force physique particulière, elle a pu fort bien être exercée par des femmes. D'une vision androcentrée de l'histoire on est passé à des études repensant la division sexuelle du travail. Certains chercheurs tendent d'ailleurs à penser que l'agriculture a pu être l'invention des femmes, qui, cantonnées au foyer pour allaiter les enfants, échapper aux prédateurs et donc sauvegarder l'espèce, ont pu inventer l'agriculture. Doreen Kimura récuse les thèses comportementalistes en assignant une inscription, devenue définitive, dans les cerveaux humains en fonction des tâches dévolues aux sexes au cours de l'histoire.

Doreen Kimura ne s'interroge pas sur ce qui a pu conduire les hommes à chasser ou les femmes à éléver les enfants. De plus, elle étudie seulement un modèle occidental sans interroger les autres modèles familiaux étudiables à travers différentes sociétés.

S'il a pu être logique que les femmes se cantonnent au foyer au paléolithique, portent des charges moins lourdes que les hommes du fait de leur masse musculaire moins élevée, la technicité moderne rend ces comportements obsolètes et inadaptés au monde actuel.

Le 8 février 2005, la navigatrice Ellen MacArthur battait son propre record du tour du monde sans escale et en solitaire ; de nombreux journalistes évoquèrent sa petitesse, son sexe sans penser que seuls l'endurance et l'entraînement étaient nécessaires dans cette épreuve, la technicité faisant qu'une force physique démesurée n'était plus obligatoire pour ce genre d'épreuves. Les outils sont suffisamment perfectionnés pour qu'on n'ait plus uniquement besoin de sa force physique pour l'utiliser. La réduction du temps d'allaitement, les méthodes modernes pour y pallier, ne nécessitent plus une attention de tous les instants de la part de la mère.

La maternité, un concept culturel, renaturalisé par les essentialistes

Si beaucoup s'interrogent sur la fonction sociale du père, peu tendent à voir la maternité comme une fonction sociale. Comme l'enfant se développe dans le ventre d'une femme, on tend à penser que la maternité est un concept naturel, inné. C'est le cas de certaines féministes qui voient quelque chose de profondément naturel dans la maternité comme Antoinette Fouque qui évoque l'utérus comme "premier lieu d'accueil de l'étranger" et source de la "personnalité xénophile des femmes" (*Il y a deux sexes d'Antoinette Fouque*. Gallimard, "Le Débat").

Pourtant le simple fait de voir qu'il ne suffit pas d'accoucher pour être mère montre que cette idée est fausse. Chez les Rubuka au Nigeria, il existe des relations préconjugales entre les garçons et les filles. Si une fille est enceinte à la suite de ces relations, on essaie de l'avorter. Si l'avortement échoue, l'enfant est tué à la naissance. Il en est de même chez les Karos en Ethiopie. On constate bien que dans ces relations préconjugales, la fille ne doit pas être mère, pas plus que le garçon ne doit être père. Qu'on soit mère au sens physique n'implique pas d'être mère au sens social. L'avortement, et non pas chez les seuls rukuba, montre le caractère culturel de la maternité. Il ne suffit pas d'être enceinte pour être mère. Ce que regrette Nicole-Claude Mathieu c'est que la femme soit toujours pensée comme objet de la maternité et non comme sujet. Il ne faut pas oublier que l'enfantement est toujours plus ou moins contrôlé, d'une manière ou d'une autre. "Vouloir" des enfants c'est déjà une manière de contrôle. Les cas des « mères porteuses » montrent bien que la maternité est un phénomène social. D'un autre côté, les débats sur le secret des origines, les procès gagnés aux USA par des mères porteuses pour garder l'enfant nous montrent combien nos sociétés tiennent à cette naturalité de la maternité, où le fait d'accoucher fait de vous une mère.



Des rôles sexués de la naissance

Pour les êtres humains, par de nombreuses études, on voit combien le comportement varie en fonction du sexe, et ce, dès le plus jeune âge. L'étude de Condry et Condry a demandé à un groupe de personnes de décrire le comportement d'enfants de 9 mois, habillés tour à tour en fille et en garçon, face à un diable à ressort. Face à une « fille », les témoins disaient que sa réaction face au jouet était la crainte et face au « garçon », ils parlaient alors de colère. Dans une seconde étude, le groupe d'adultes, face au garçon, encourageait ses activités et le poussait à être actif. Avec la fille, ils agissaient d'une manière plus impersonnelle et plus nourricière. Ces études ont également montré que les réactions peuvent être différentes en fonction du sexe des sujets et même de celui du chercheur. Une autre expérience a travaillé sur les réactions de 80 enfants (40 filles et 40 garçons entre 4 et 5 ans) face à une « fille » Susie et Judd, un « garçon », créés par des techniques de morphing. On a ensuite fait arborer différentes expressions à Susie et Judd ; les filles ont eu tendance à voir chez Susie une expression de peur et les garçons une expression de dégoût pour Judd. Une autre étude montre combien les parents sont attachés à des stéréotypes liés au sexe de l'enfant ; il ressort que le caractère de filles est décrit plus péjorativement que celui des garçons. La fille a droit à la masculinité en ayant le droit de jouer à des jouets de garçons mais le garçon n'a pas le droit à la féminité. Beaucoup de parents restent convaincus que les différences sont génétiques. Ainsi, dès la connaissance du sexe de l'enfant à venir, les parents vont modifier leur attitude. Pourquoi, d'ailleurs, aurait-on besoin de connaître le sexe de son enfant, s'il ne s'agissait pas d'adopter une conduite sexuée. Le simple fait de choisir une chambre ou des vêtements en fonction du sexe de l'enfant témoigne déjà de l'adoption d'un comportement sexué. On a également constaté que, selon le sexe de l'enfant, la vision qu'en ont les parents à la naissance est différente. Si on demande à des parents de décrire leur nouveau né, la fille est vue comme plus petite avec des membres plus fins alors que, si on la mesure, rien ne la différencie d'un garçon.